

Autoportrait parlant : quelques pentures

Martine Audet

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73523ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Audet, M. (2015). Autoportrait parlant : quelques pentures. *Lettres québécoises*, (157), 5–6.

Autoportrait parlant : quelques pentures

Portrait. Pour tirer. Une décomposition du visible. Un modèle de ressemblance. À l'époque de Chardin, d'après Nancy, une composition. Autoportrait ? Mais que veux-tu ?¹ demande le frère à son frère.

Penture

J'ai souvent retourné des pierres. Enfant, je m'étonnais de leur ventre humide et froid, et du vide qu'elles laissaient dans le sol. Les ai-je mises dans ma bouche ? C'est une question possible, non ?

Autoportrait. Rêve. Une belle dame me tient par la main. J'ai 4-5 ans. Nous circulons difficilement parmi les gravats, la poussière, les immeubles à moitié détruits. De temps en temps, je montre quelque chose sur un bout de mur encore debout et demande : est-ce que cela existe ?

Maintenant je retourne les jours, les nuits, mes mains. Je troue l'air et le silence, la langue parfois. Je ne dis rien. Je regarde. Cela fait parole. Non ?

Penture

Le jour a-t-il levé la main sur moi ? J'ai souvent mis ma main devant le ciel. Était-ce pour ajouter quelque chose ? Ou est-ce une façon d'essayer de savoir où je suis avant de répondre à la question ?

Autoportrait. Rêve. Je suis dans une chambre où tout est couvert de cendres. Une couche épaisse sur les murs, les meubles, les tissus, le plancher. Percent, néanmoins, à travers les lames du store quelques rayons de soleil vif. La porte s'ouvre, un enfant entre et me demande mon nom. Je ne sais pas quoi répondre, mais je me souviens vaguement que ce nom est sur la couverture d'un livre. Je fouille parmi les livres empilés sur un coin de table et souffle sur la cendre. Sans doute, en retrouvant le livre, vais-je reconnaître mon nom.

Penture

J'ai souvent voulu changer de banc. Voir sans être vue. Le poème, exactement à cause de ce désir ? Je ne crois pas. L'écriture du poème est voir et se savoir dans l'image. Pareil à un souhait ? une interrogation ? une condamnation ? Du moins une résistance : un endroit pour se faire les dents ou une plus belle insignifiance.

J'ai souvent voulu changer de blanc. Mettre ma langue dans l'oreille de personne (phrase rêvée ? phrase lue ?). Le poème, exactement à cause de ce désir ? Je ne crois pas. Si l'écriture d'un poème est du blanc qui respire, elle lâche son noir de meutes entre les portes de ce qui est.

Penture

Tout garde la nuit. La table de chevet, la lampe, les draps, le sommeil. Pourtant dans le poème, je change une roue
lave des verres
embrasse tes cheveux
raconte un fait divers
passe de l'autre côté
referme doucement la porte.

Dans le poème, je
ne tombe pas
chaque fois
de mon nom.

Autoportrait. Rêve. Alors que nous commentons une lecture de poésie qui vient de se terminer, quelques personnes s'enthousiasment soudain pour un de mes poèmes. Il est imprimé sur le tissu de mon manteau depuis l'épaule et jusqu'au bas du dos. Je me contorsionne pour l'apercevoir. Où ces personnes lisent un poème, je vois : je t'aime, papa.

Penture

Oh reste là
Toujours là
Comme au moment
Du départ

Souvent je prends la vie pour quelques notes dans un carnet. Ça se raconte comme une faute, des empreintes ou un baiser. Je meurs aussi beaucoup dans ce que j'écris.

Penture

Peut-être à cause de l'espoir avec les manches retroussées et des pelles ? Chaque poème se termine comme si un commencement me poussait derrière le commencement. C'est une joie. C'est un désastre. Ciel, main, vent, os, oiseau, arbre. Les arbres font doubles.

Peut-être à cause de la possibilité des animaux, du désordre ou de la perte ? Chaque poème commence comme on crayonne un visage sous la table de honte. Chaque fois un geste ancien, chaque fois le vide autour et son accueil. Je sais de mieux en mieux ce que j'ignore.

Autoportrait. Rêve. Je dois quitter un logement. Est-ce la fin d'un bail ? Quel jour sommes-nous ? Le 30 ? Le 31 ? Je regarde ma montre, qui affiche aussi les dates. Elle indique : 1 mourir. Nous sommes le premier mourir.

Penture

Me racler la gorge. Lancer des poèmes au réel, entretenir le passage entre dehors et dedans. Mettre des planches, de grosses pierres où ça s'enlise, où d'autres parlent seuls.

Ramasser des clartés qu'il me faut recoller comme des débris de verre. Ce qui attire ? Pêle-mêle des articles de pêche, des feux de pétales de roses et des éternités. De quoi parfois me faire un visage.

Quoi le poème ?

Plus coquille
Qu'arbre
Quand pour parler
Je
si
Je
si
Je continue.

Me souvenir avec la langue. Sortir de ses gonds la vie (ma vie rien qu'à moi) et tout ce qui m'échappe. Agiter la lumière comme un bocal.

Comme un cœur qui souvent se trompe. Puis aimer prendre soin de *la maison de l'oubli*?

Penture

Je choisis un livre. Je l'ouvre. L'autre que je suis y détaille des ombres. Lire un poème fend le récit. Une sorte de mort tire à sa fin.

Je m'assois. J'allume l'ordinateur. L'écran me ramène aux mots laissés en plan. Troués et capables, domptés comme une fuite, les mots sont tranquilles. Les mots seuls me supportent en silence.

Penture

Autoportrait. Rêve. Quelqu'un attend dans l'embrasure d'une porte. Quelqu'un me demande si je sais quelle sera ma dernière parole. Je réponds :

Ce désir
Comme un fantôme au réveil :
Ô Jérusalem !

Comment donc en suis-je arrivée là ?

1. Van Gogh, Vincent, *Lettres à son frère Théo*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1988.
2. Celan, Paul, *Pavot et mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1998.

